

SINAN ANTOON

# Ave Maria

*roman traduit de l'arabe (Irak)  
par Philippe Vigreux*

*ACTES SUD/Sindbad*

L'action de ce roman s'inscrit dans le contexte de l'attentat commis contre l'église Notre-Dame-de-la-Délivrance, à Bagdad, en 2010. Toutefois, ceci est une œuvre de fiction. Toute similitude entre les noms des personnages et ceux de personnes réellement existantes ne peut être que fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

*Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçue.*

Évangile de Jean, I, 11.



## VIVRE DANS LE PASSÉ

### 1

“Tu vis dans le passé, mon oncle !” m’a dit Maha d’un ton fébrile en quittant la salle de séjour après notre discussion animée. Lu’aï, son mari, a essayé de la retenir en lui criant, rouge de confusion : “Hé ! Maha, où vas-tu ? Allez Maha, reviens !”

Mais elle montait déjà à grandes enjambées l’escalier conduisant au deuxième étage. Il s’est excusé, le regard triste, et a ajouté d’une voix mouillée de honte et de regret :

“Excusez-la, oncle Youssef. Vous savez l’affection et le respect qu’elle vous porte. Mais ce n’est pas de sa faute. Elle est à bout.”

J’en étais encore à me demander ce que j’allais bien pouvoir dire quand la cascade de ses sanglots nous est tombée dessus de l’étage du haut. J’ai bredouillé vaguement :

“Pas de problème... Ce n’est rien... Montez vite la calmer et la reconforter.”

Il s’est levé du canapé gris sur lequel ils s’étaient assis, il s’est approché de ma chaise plantée devant la télé,

puis, en se penchant pour me baiser la tête, il m'a dit, sa main posée sur mon épaule : "Pardon. Tout est de ma faute", avant de s'éloigner en montant doucement les marches de l'escalier.

Je suis resté seul sur ma chaise devant l'écran à l'intérieur duquel les voix du présentateur et de ses deux invités s'affrontaient dans un débat houleux. Mais je ne les entendais plus très bien. Leurs visages se brouillaient à ma vue, quasi effacés. Une seule phrase s'égrenait lentement dans ma tête : "Tu vis dans le passé."

## 2

Je n'ai pas bien dormi. J'ai passé la nuit à me retourner dans le noir en ressassant le jugement injuste proféré par Maha contre moi. Je me reposais la question en silence : Est-ce que je vis vraiment dans le passé ? J'y répondais par d'autres questions du genre : Comment un homme de mon âge pourrait-il ne pas vivre, jusqu'à un certain point, dans le passé ? J'ai tourné le chiffre sept d'une vie dont la plus grande partie appartient désormais au passé et dont il ne reste qu'un tout petit rien. Mais elle, elle n'en est qu'à l'aube de ses vingt ans ; elle a tout l'avenir devant elle, aussi sombre que le présent puisse paraître. Elle a un bon cœur et des intentions meilleures encore, mais elle est toute jeune. Comme son passé. Viendra le jour où il vieillira lui aussi et où elle commencera à le visiter et à s'y attarder, aussi malheureux qu'il ait pu être. Car elle n'en retiendra que le

plus beau et ses plaies se refermeront. Et puis d'abord, le passé est-il si mort que ça pour que je ne puisse pas y vivre ? N'est-il pas toujours là, vivant d'une certaine manière, cohabitant tant bien que mal avec le présent ? Autrement, où est-il ? Enfermé dans ces portraits souvenirs accrochés aux murs de la mémoire sur des kilomètres de long, à ceux de la maison ou conservés dans des albums ? Est-ce qu'il ne lui arrive pas parfois à elle aussi de rester debout, longuement, devant les photos alignées sur le mur et de me demander quels membres de la famille elles représentent, vers quel destin la vie les a conduits ou quand et comment la mort les a fauchés ? Ne me demande-t-elle pas de lui raconter les anecdotes qu'elles recèlent ? J'obtempère chaque fois avec joie, les lui enveloppant d'un luxe de détails, suivant les fils qui les relie parfois à d'autres photos, ou à d'autres histoires non saisies par l'objectif. Des histoires suspendues dans ma mémoire à des gémissements ou des sourires, ou d'autres encore, conservées dans des archives que mon cœur garde jalousement.

Est-ce que je fuis vraiment le présent pour me réfugier dans le passé comme elle m'en a fait le reproche ? Même si c'était vrai, quel mal y aurait-il à cela, quand le présent est piégé, bourré d'explosions, de crimes et d'atrocités ? Le passé, c'est un peu mon jardin, que j'aime et soigne comme s'il était ma fille. Je m'y réfugie pour fuir le vacarme et la laideur du monde. Il est mon paradis en plein cœur de l'enfer, "ma région autonome à moi" comme je l'appelle parfois. Je le défendrai de toutes mes forces, car lui et la maison sont tout ce qui me reste.

Je dois l'excuser : son époque n'est pas la mienne, sa jeunesse n'est pas la mienne. Elle a ouvert ses yeux verts

sur les guerres et l'embargo. Elle a connu le goût de la disette, du meurtre et de l'exode bien trop tôt. Quant à moi, j'ai vécu les temps heureux. Ils sont encore là en moi comme une réalité tangible.

### 3

Je me suis levé à six heures et demie, comme j'en ai l'habitude depuis de longues années, sans besoin d'un réveil, maintenant que ma vessie m'oblige à ouvrir les yeux et à aller plusieurs fois aux toilettes. Je me suis planté devant le miroir de la salle de bains, en face de ma chambre ; je me suis débarbouillé et rasé. Je n'ai pas fredonné une de mes chansons préférées comme je le fais couramment. J'essayais de me rappeler les détails du rêve que je venais de faire. J'ai sorti mon dentier de son verre d'eau et je l'ai remboîté fixement dans ma bouche. Depuis quelques années, mes dents se sont mises à tomber les unes après les autres et il m'a fallu du temps pour m'habituer à mon râtelier. Je me console avec mes cheveux blancs encore en bonne santé. Tout sauf la calvitie ! N'empêche que dans mon rêve, j'étais chauve. Détail d'importance qui lui donne des airs de cauchemar. La maison était la même, au moindre détail près, sauf qu'elle était transformée en musée et chaque chambre en salle de visite. Les lits et les chaises étaient entourés de cordes et de signaux interdisant aux gens de s'approcher et de toucher. J'y faisais office de guide, racontant l'histoire de chaque pièce, de ceux qui l'avaient occupée, des lieux



où ils avaient émigré. J'entendais des chuchotements et des rires mais je ne voyais personne. J'allais d'une pièce à l'autre, à la recherche des visiteurs, mais elles étaient toutes vides. Puis j'ai entendu la voix d'un homme et l'ai vu qui marchait dans le couloir avec un groupe de gens en leur racontant des bobards sur la maison. Je me suis approché et me suis mis à crier : "Hé là-bas ! c'est ma maison et c'est moi le guide !" Mais personne ne m'a entendu ni n'a remarqué ma présence. Je me suis regardé dans la glace et j'ai vu que j'étais chauve.

Je me suis peigné en remerciant une nouvelle fois le Seigneur de m'avoir gardé mes cheveux. J'ai ouvert les yeux en grand et les ai regardés fixement dans la glace tout en m'en rapprochant. Mes deux gros sourcils gris se sont légèrement relevés, plissant un peu plus les rides creusées par l'âge sur mon front. Puis je me suis reculé et me suis séché le visage une dernière fois.

En allant à la cuisine pour préparer le thé, je me suis arrêté devant le calendrier accroché au mur du couloir comme je le fais chaque matin. Une vieille habitude que je n'ai pas perdue même maintenant que je suis à la retraite, que mes journées sont sans rendez-vous et que mes tâches et obligations se réduisent au minimum. Je m'y arrête toujours pour barrer le jour précédent avec le crayon noir attaché par un fil au même clou que le calendrier et marquer par ce geste le début d'un jour nouveau. J'ai regardé la photo du mois : un banc vide sur lequel elle est assise avec, sur le gravier à ses pieds, quelques feuilles jaunies arrachées par l'automne à un arbre dont on ne voit que le tronc. Sous la photo, il ne restait qu'un seul jour, le dernier d'octobre 2010, un

dimanche. Sur la case correspondante, j'avais écrit par avance, toujours au crayon noir – comme s'il m'était possible d'oublier la date ! : "Mort de Hinna", en souvenir de ma sœur qui avait dit adieu à la vie sept ans plus tôt, un matin comme celui-là. Il y a un mois, je suis allé voir le prêtre pour lui demander de dire une messe anniversaire pour le repos de son âme en faisant à l'église une petite offrande supplémentaire. La messe n'aura pas lieu à l'église des Moniales, sa seconde maison où elle est allée prier chaque matin pendant des décennies (elle a fermé récemment ses portes aux fidèles pour raisons de sécurité), mais à l'église Oum-al-Tâq, comme on l'appelle\*, celle où Maha va chaque dimanche avec son époux, qui est syriaque catholique. Hinna ne serait pas fâchée que sa messe soit dite à l'église des Syriens plutôt que dans "notre église", comme elle appelait celle des Chaldéens. Du reste, la différence est minime et se limite à la langue de l'office, pratiquement identique et dont on arrive à saisir quelques mots, sans compter qu'elles sont toutes les deux catholiques. L'essentiel, finalement, est que toutes les prières montent jusqu'à Dieu, quels que soient la langue ou le rite !

Sept années déjà ont passé depuis ce matin-là ! Des années dont Hinna ne serait pas revenue si elle les avait vécues, qui auront dépassé en mal tout ce qui a pu se passer avant ; pires encore que les sept derniers mois de sa vie, après le début de la dernière guerre\*\*.

---

\* Littéralement, "Celle à la grande arche", nom donné par les Bagdadiens à Notre-Dame-de-la-Délivrance à cause de son clocher moderne en forme de haute arcade. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

\*\* Entendre : celle de 2003.

Elle était toujours debout avant moi et allait nous préparer le thé. Elle en prenait deux verres avec son petit-déjeuner tout simple : un morceau de pain avec un peu de fromage, blanc ou jaune à pâte cuite, quand il y en avait, et une cuillerée de confiture d'abricots ou de figues qu'elle aimait et confectionnait elle-même. Ensuite de quoi elle laissait le thé sur la bouilloire à feu très doux pour que je le boive encore chaud à mon réveil et allait à l'église à pied. Les dernières années, sa marche était devenue très lente ; elle devait prendre son temps et s'appuyer sur un bâton. Quoi qu'il en soit, elle refusait de me réveiller pour que je l'accompagne en voiture et refusait d'entendre mon conseil de n'aller à l'église que le dimanche plutôt que tous les jours. Elle était extrêmement têtue, surtout lorsqu'il s'agissait de ses pratiques religieuses.

Quand je suis entré dans la cuisine, ce matin-là, elle n'avait rien préparé. La théière était posée tête en bas dans l'égouttoir à vaisselle sur le côté de l'évier, telle qu'elle était restée la veille au soir après que nous avions bu notre thé. Je me suis dit qu'elle était peut-être souffrante. J'ai fait couler de l'eau dans la bouilloire, j'ai allumé le brûleur de droite de la cuisinière avec une allumette et je l'ai posée dessus. J'ai mis deux grandes cuillerées de thé dans la théière, humectées de quelques gouttes d'eau, j'ai refermé le couvercle et l'ai posée par-dessus la bouilloire en attendant que l'eau bouille pour la verser sur le thé. Je suis ressorti de la cuisine et suis allé à sa chambre au fond du couloir, juste avant la porte qui mène au jardin, derrière la maison. Sa porte était fermée. Je l'ai appelée trois fois en frappant : "Hinna... Hinna... ohé... Hinna !" Pas de réponse. J'ai

tourné tout doucement la poignée, j'ai ouvert la porte en tâchant de ne pas faire de bruit et l'ai trouvée couchée dans son lit. Les rideaux étaient tirés mais le soleil du matin filtrait déjà par les lisières et par les jours qui les séparaient. J'ai franchi le seuil de la chambre où je pointais juste le bout de mon nez de temps en temps. J'ai pressé le bouton de l'interrupteur sur la droite en entrant mais la lumière ne s'est pas allumée. Je me suis rappelé qu'elle m'avait dit la veille que l'ampoule était grillée, qu'il fallait la changer et que je lui avais promis de le faire. Je m'en suis voulu d'avoir remis à plus tard et de ma flemme à apporter l'escabeau de la remise. À tous les coups j'attrape mal au genou quand je monte sur l'escabeau pour changer une ampoule ! Je m'étais donné secrètement pour prétexte que l'électricité est coupée la plupart du temps et que nous préférons faire des économies de générateur en nous contentant de bougies pour la nuit. Mieux vaut pourtant ne jamais remettre ce genre de choses au lendemain. Je l'ai appelée encore une fois : "Hinna ? Ça va ? Hinna, lève-toi !" J'ai fait quelques pas à droite en direction de la fenêtre, j'ai tiré les rideaux des deux côtés et le soleil a inondé la pièce. J'ai mis ma main sur mes yeux pour les protéger de la lumière. Puis j'ai fait demi-tour et suis allé à son lit. Elle était couchée sur le côté gauche, le couvre-pieds remonté jusqu'aux épaules, me tournant le dos. J'ai fait le tour du lit et l'ai regardée de près. Elle avait les yeux fermés. Quelques mèches de ses cheveux argentés dormaient, ébouriffées, sur l'oreiller près de sa tête, au bas duquel ses deux mains entrecroisées étreignaient le chapelet à petits grains rouges qui ne la quittait jamais et rythmait ses prières et ses suppliques. Il se terminait

par une petite croix en argent placée près de sa bouche. Elle avait dû la baiser avant de s'endormir ! Je me suis penché et lui ai secoué doucement l'épaule en répétant : "Hinna... Hinna !" Elle n'a pas bougé. J'ai senti son épaule un peu raide et j'ai cru voir comme une pâleur sur son visage sillonné de rides. J'ai répété tout bas : "Hinna, hé, Hinna !" J'ai voulu prendre sa main droite pour tâter son pouls mais on aurait dit qu'elle s'agrippait à la gauche et au chapelet. Au contact de sa peau froide, j'ai senti mon cœur tomber dans un précipice. J'ai compris qu'elle ne se réveillerait pas. J'ai pris son poignet dans ma main, le bout de mon index sur son pouls, mais il n'y a pas perçu le plus petit battement.

La vie avait repris le reste de ses biens pendant la nuit, laissant la mort habiter le corps de Hinna seule et sans partage. Dieu exauçait enfin son vœu, celui qu'elle répétait depuis tant et tant d'années, surtout aux heures de souffrance et d'ennui : "Seigneur Dieu ! Quand vas-Tu me rappeler à Toi, que j'en finisse et me repose enfin ?" Elle qui faisait toujours vœu de longue vie pour autrui, elle en faisait d'une courte pour elle-même : "Allez, ouste, qu'on en finisse !"

Je me suis assis sur le bord du lit. J'aurais voulu la serrer une dernière fois dans mes bras mais j'ai seulement posé ma main sur sa tête pour caresser ses cheveux blancs. Je ne la touchais et ne l'embrassais qu'une ou deux fois par an, pendant les fêtes. La dernière fois que je lui avais caressé les cheveux, j'étais encore enfant. Car à la mort de notre mère, elle avait hérité, malgré son jeune âge, la charge de s'occuper de moi et de mes petits frères. Elle n'avait que quinze ans quand elle avait dû renoncer à son rêve de devenir nonne et consacrer

sa vie entière à nous élever et à veiller sur notre bien-être. Le reste de son temps, ses devoirs accomplis, elle le consacrait à ses dévotions, à la maison ou à l'église.

J'ai lâché sa main raide pour essuyer mes larmes qui commençaient à ruisseler. Puis j'ai baisé son front glacé et je lui ai dit comme si elle m'entendait encore : "Que Dieu ait ton âme, Hinna !"

Sur la photo accrochée au mur au-dessus de son lit trône la Vierge Marie, pleine de grâce, toute drapée de bleu, tenant le fruit de ses entrailles dans ses bras. Fendant le ciel, un faisceau de lumière divine tombe droit au-dessus d'elle et des anges l'entourent, agitant leurs petites ailes. Bien que toute à Jésus et à sa joie, on dirait qu'elle nous regarde ma sœur et moi avec un peu de tristesse.

Les yeux baignés de larmes, je prie pour le salut de son âme, elle qui a prié pour moi toute une vie, en récitant un "Notre père qui es aux cieux...", suivi d'un "Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen."

#### 4

Je laisse retomber le crayon noir de ma main. Soudain, tout le passé revient pour me rappeler Hinna. Comme s'il était en mon pouvoir de l'oublier ! Je vais jusqu'à sa